

MUSIQUE

Première audition du *Requiem* de M. Guy Ropartz, sous la direction de M. Rhené-Baton. — Concerts Colonne : premières auditions de fragments de *Trumpeldor*, de M. Daniel Lazarus; du *Concerto de violon* de M. Eugène Bozza : de la *Sinfonia Andorrana*, de Mlle Henriette Roget. — Reprise de *la Tour de Feu* à l'Opéra.

La qualité d'un orchestre témoigne non seulement de la qualité de chacun des instrumentistes, mais encore et surtout de la valeur du chef. L'orchestre que dirige M. Rhené-Baton pour les concerts symphoniques du poste de Radio-Paris vient de montrer une nouvelle preuve de ses mérites en exécutant le *Requiem* de **M. Guy Ropartz**, et en donnant à l'œuvre jouée pour la première fois à Paris après avoir été créée il y a quelques semaines à Angers, un relief saisissant. Pour la circonstance M. Rhené-Baton, s'effaçant devant l'auteur (remarquable chef lui aussi), lui confiait le commandement d'une troupe fort disciplinée, soucieuse des nuances, et possédant cette générosité unanime sans laquelle un orchestre n'est qu'un corps sans âme.

J'en faisais la remarque il y a quinze jours, à propos du *Requiem* de M. Albert Wolff : il n'existe peut-être pas de formes musicales qui, imposant au compositeur un cadre rigide, lui laissent cependant autant d'occasions d'exprimer sa nature. La liturgie immuable de la Messe des Morts a inspiré quelques-uns des plus grands chefs-d'œuvre de l'art. Chacun d'eux révèle un tempérament. Il en est (qui ne sont pas les meilleurs) où l'on chercherait bien vainement le moindre reflet de la foi. Le *Requiem* de M. Guy Ropartz est, au contraire, une œuvre d'inspiration hautement religieuse. C'est un acte de foi, et c'est aussi un acte de charité; c'est un adieu à la vie terrestre et c'est un envol vers l'éternel repos. La manière, ou plutôt les manières, dont est accentué le mot *requiem* chaque fois qu'il revient, semblent exprimer la confiance, l'abandon, la sérénité. C'est l'aspiration vers la lumière d'une âme juste, et que n'alourdit point dans son ascension confiante le poids d'inexpiables fautes. Mais c'est aussi une consolation pour ceux qui demeurent, les yeux pleins de larmes.

Une grande noblesse s'étend sur tout l'ouvrage. Ses proportions ont l'ampleur d'une cathédrale, mais elles sont

exemptes d'emphase et de développements inutiles : une magnifique sobriété, une justesse et une convenance parfaite des détails ne laissent jamais oublier le plan général; et la beauté des thèmes choisis, la qualité de l'orchestration, tout concourt à faire de ce *Requiem* une œuvre maîtresse.

Les solistes, Mmes G. Cernay et Lina Falk, et les chœurs Noyon se sont montrés dignes de l'orchestre.

§

Je me demande si l'habitude que nous voyons s'établir dans nos associations symphoniques, de grouper en un seul concert, de ci de là, les ouvrages nouveaux dont, naguère encore, la première audition était donnée au milieu d'œuvres classiques ou du moins connues, est en réalité favorable à ces ouvrages nouveaux ou si, en définitive, les compositeurs contemporains n'en sont pas les mauvais marchands. On a dit certes — et je l'ai cru — que les jeunes musiciens n'auraient plus, grâce à ces programmes franchement « modernes », à supporter la mauvaise humeur d'un public dont les goûts ne vont point au delà de Beethoven et de Wagner. Mais, à l'usage, on peut redouter que ces concerts de musique uniquement modernes soient donnés pour ainsi dire « en vase clos ». Quand on ne prêche que des convertis, comment recruter des néophytes? Et puis, il était assez bon que les grosses recettes assurées par les ouvrages des aînés, par l'exécution de programmes de rapport certain, vinssent au secours de la jeune musique. Enfin, est-il très élégant de rassembler au bout de la saison ces ouvrages nouveaux et de les donner en paquet, comme pour s'en débarrasser d'un coup, comme font les magasins de leurs « soldes »? Expérience faite, je crois qu'il y aurait avantage à revenir à l'ancien usage. Souhait bien vain, j'en suis sûr. Je le formule sans espoir, et j'ajoute que ce n'est pas à propos des œuvres offertes aux habitués des Concerts Colonne par M. Paul Paray que je le fais, mais parce que voici — à l'heure où j'écris — le temps pascal qui marque la fin de la saison symphonique, et que c'est bien le moment de faire oraison...

Nous avons donc entendu, au Châtelet, trois ouvrages nouveaux. Les fragments de *Trumpeldor*, de M. Daniel Lazarus.

Sous ce titre, M. Lazarus écrivit une « épopée lyrique » à la gloire du pionnier de la Palestine moderne, mort en 1914. L'ouverture évoque une fête d'abord, puis constitue une introduction spirituelle à la mort du héros. Des deux pièces vocales jointes à ce début — et qui furent remarquablement chantées par Mme Marise Vildy — la première exprime les angoisses et le désarroi des jeunes compagnons de Trumpeldor quand ils sont séparés de leur chef; le second est un hymne d'amour à la terre de Palestine. Il y a de la noblesse dans ces pages dont la sincérité n'est pas douteuse.

M. Eugène Bozza avait confié à une violoniste de talent, Mme Denyse Bertrand, la défense et illustration de son *Concerto*. La vaillance de l'interprète principale a conquis l'auditoire. Mais le concerto de M. Eugène Bozza possède en lui-même, avec ses trois mouvements (*prélude et toccata, improvisation, burlesque*) assez de force persuasive pour entraîner l'adhésion du public. Auteur et interprète ont donc obtenu un vif succès. Dirai-je pourtant que pour porter sur cette œuvre un jugement, on souhaiterait de la réentendre?

La *Sinfonia Andorrana* de Mlle Henriette Roget nous propose une image sonore infiniment variée d'un des pays les plus pittoresques (au sens exact de ce mot, dont on abuse) qui soient. L'harmonie de ces « valls » est bien faite pour séduire un musicien, et surtout un symphoniste. J'ignore dans quelle mesure Mlle Henriette Roget a directement emprunté au folklore andorran. J'imagine plutôt que son esprit s'en est pénétré tout d'abord, et puis qu'elle a utilisé bien plus ses souvenirs, ses impressions, que son carnet de notes. Sa *Symphonie* aurait réjoui Déodat de Séverac, je crois, qui aima tant ces musiques pyrénéennes, et qui, pour les coblas catalanes, écrivit des « sardanes ». La *Symphonie* de Mlle Henriette Roget est conçue sur un plan à la fois ingénieux et simple : le premier mouvement, un allegro, pose le paysage et crée l'atmosphère des *Valls*, dominés par la montagne; le deuxième, *Lletania* — un cantique nettement populaire — est un andante qui suggère la présence divine dans cette nature aux lignes si nobles; le troisième, *Festa major*, construit un peu comme un rondo, fait entendre la gaité débordante d'un jour, de plusieurs jours de fêtes sacrées et profanes, mais

toutes joyeuses et saines. Il circule à travers toute cette œuvre une inspiration franche, quelque chose de vif comme l'air des montagnes, de rafraichissant comme le parfum des fleurs au printemps. Le nom de Séverac est tout à l'heure venu sous ma plume : on dirait volontiers de la *Symphonie andorrane* de Mlle Henriette Roget ce que Debussy disait du *Cœur du Moulin* je crois — ou du *Chant de la Terre* : « Cette musique sent bon. » Ce qui me plaît surtout en elle, c'est qu'elle est sincère, c'est que l'habileté certaine du compositeur ne lui ôte pas ses qualités spécifiques ni même sa rusticité. Peut-être lui fera-t-on le reproche de certaines longueurs dans le deuxième mouvement : mais il s'agit de litanies, et forcément le thème se répète. J'ajouterai encore que l'auteur, au piano principal, a obtenu un très vif succès de virtuose, aussi mérité que les applaudissements qui ont accueilli le nouvel ouvrage.

§

Me voici au bout de mon papier et il me faut remettre à ma prochaine chronique le compte rendu de la reprise de *La Tour de Feu* à l'Opéra, me bornant à dire aujourd'hui que l'ouvrage de M. Sylvio Lazzari a retrouvé un très vif succès. Les onze années qui ont passé depuis la création de ce drame lyrique lui ont laissé tout son éclat et toute sa fraîcheur, — gage certain de sa haute qualité.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Le Salon des Artistes français et de la Nationale. — Le Salon des Sculpteurs contemporains — « Forces nouvelles ». — Roland Maseart. — Roger Chapelain-Midy. — Trois peintres indochinois. — Quatre jeunes peintres. — Antral. — La peinture française à Belgrade.

La Société des Artistes français fait ce qu'elle peut pour reconquérir un prestige plus que menacé. Certes, elle expose les œuvres de têtes couronnées : nous voyons une peinture de S. M. Abdul Medjid II et trois bustes de S. M. la reine Elisabeth de Belgique. Mais elle compte sur d'autres moyens pour se rajeunir. Elle a déjà appelé à soi des peintres célèbres — qui furent d'avant-garde il y a quelques lustres, comme Maurice Denis, comme Jacques-Emile Blanche, comme Le Sidaner. Elle veut ouvrir ses portes à tous les peintres de talent qui